

“Ce monde n'est pas notre monde avec des arbres dedans. C'est un monde d'arbres où les humains viennent d'arriver”. Richard Powers

TRAVERSEZ LA RUE...

... Et tournez à gauche !

JOURNAL DU 13^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 5 / VENDREDI 11 FÉVRIER 2022

AU PROGRAMME DE CE NUMÉRO...

Un milliardaire amateur d'arbres, des rescapés de guerre, des fleuves menacés, une paysanne creusoise, un ours et du ski !

TAMING THE GARDEN DE SALOMÉ JASHI / DOCUMENTAIRE / COMPÉTITION INTERNATIONALE

ET QUAND IL AURA TOUS CES ARBRES ?



Un arbre monumental flotte debout sur la mer. Voilà une image surréaliste, celle du déplacement d'un arbre géant d'un endroit à un autre – image à la fois sublime et terrifiante –, qui fait de *Taming the Garden* un film d'une puissance étonnante, qui impressionne autant qu'il questionne.

D'une part, Salomé Jashi donne à son film un ton très singulier. On notera la durée des plans ainsi que l'usage d'une caméra fixe, posée à distance des corps. Dans les forêts ancestrales, les villages atypiques et l'étendue des plages, ce rythme inspire immédiatement une sorte de romantisme tranquille, de calme édénique, loin de toute frénésie. Pourtant, une menace invisible s'est abattue sur ce jardin d'Éden : un homme, milliardaire que nous ne verrons pas, achète des arbres centenaires afin de les déplacer dans son jardin privé. La transplantation de ces géants implique la destruction d'autres arbres, le déplacement de lignes électriques et la construction de nouvelles routes.

Si le ton du film dénote alors de ce qu'il raconte, il amplifie l'inquiétante étrangeté de ce projet dont l'ampleur n'a d'égal que son absurdité : ainsi en sommes-nous venus à un monde où certains collectionnent les arbres comme d'autres collectionnent les porte-clés ? « Et quand il aura tous ses arbres ? - Il passera aux oiseaux ! » plaisantent des ouvriers. Comble de l'absurdité, la plaisanterie s'avèrera réelle lorsque nous verrons, en fin de film, la volière présente dans ce jardin d'Éden fabriqué sur mesure.

Ici, le malaise est palpable : les arbres sont câblés, trop rapprochés, la pelouse trop entretenue ; tout est trop lisse, aseptisé.

De manière très subtile, l'étrangeté du film nous place ainsi face à une question essentielle : peut-être est-il temps de comprendre que la vie vaut pour elle-même, qu'un arbre n'est pas une décoration et que l'on aurait tout à gagner à avoir un rapport plus sain avec le vivant. À cet égard, la séquence du déracinement dans un village, où quelques personnes voient partir l'un de leurs arbres centenaires en pleurant, nous est touchante et rassurante. Elle montre qu'il est peut-être encore possible de s'émouvoir pour un arbre.

Arnaud

Des pieds tout neufs marchent dans mon jardin -
Des doigts tout neufs retournent la terre -
Un Troubadour sur l'Orme
Trompe la solitude.

Des Enfants tout neufs jouent sur le mail -
Des morts tout neufs dorment là-dessous -
Et le Printemps pensif pourtant revient -
Ainsi que la neige ponctuelle !

Emily Dickinson

RIO DE VOZES, DE JEAN-PIERRE DURET ET ANDREA SANTANA, DOCUMENTAIRE, RÉTROSPECTIVE.

LÀ OÙ LES VOIX PERDENT LEURS RACINES

Réveiller les esprits de la terre
et L'Énergie positive des dieux

À l'aube Sans idéalisation ni sentimentalisme,
écrire un roman sur

Le Dernier Continent Après les nuages

Crédit : Documentaire sur grand écran



“Les gros dévorent les petits”. Caméra à l'épaule, Jean-Pierre Duret et Andrea Santana parcourent les rives à la rencontre de ceux qui tentent de survivre. Au travers d'une dualité entre les souvenirs des habitants et de l'inconnu du lendemain, les plans captent avec justesse la catastrophe écologique et sociale en cours depuis plusieurs années. Cette acuité à cadrer la catastrophe, révèle la symbiose menacée entre les locaux et la nature. La caméra assimile ces habitants à leur environnement et le discours de lutte y fait ainsi brillamment écho. Les témoignages s'enchaînent, s'arrêtant entre espoirs dans la nouvelle génération, fatalisme et résignation. Jean-Pierre Duret et Andrea Santana captent alors un présent empreint de dérèglements à la fois fascinant et terrifiant. Ces multitudes de rencontres reflètent l'immensité des voix qui cohabitent sur les rives du fleuve. Un endroit où les voix perdent leurs racines..

Loan

Sélectionné en compétition internationale lors de la 12^e édition du festival, Rio de Vozes était de nouveau à l'honneur hier soir dans les salles obscures poitevines. L'occasion de (re)découvrir le documentaire de Jean-Pierre Duret et d'Andrea Santana, suivie d'une rencontre avec les co-réalisateurs.

La vie ne s'écoule plus sur les rives du Rio São Francisco au Brésil. Ceux qui y habitent, vivent en grande majorité de la pêche et des pauvres revenus qu'elle

gène. La déforestation des berges, la surexploitation d'une agriculture intensive par des multinationales et un réchauffement climatique immuable, assèchent le fleuve goutte par goutte. Pour les locaux, la pêche et l'agriculture, qui étaient autrefois des modes de vie transmis de génération en génération, sont aujourd'hui synonymes d'un avenir corrompu. Entre luttes et résistances, les voix s'élèvent au fil de l'eau, ou de ce qu'il en reste.



LA TERRE DU MILIEU DE JULIETTE GUIGNARD – DOCUMENTAIRE – RÉTROSPECTIVE

FEMME, MÈRE ET PAYSANNE

Camille est à la fois une femme, une mère célibataire de trois enfants et une agricultrice. Sa pratique est à la marge des normes agricoles : elle préfère utiliser les animaux plutôt que des appareils mécanisés. À travers ce documentaire, la réalisatrice Juliette Guignard montre le quotidien de cette femme à plusieurs niveaux. Tout d'abord, nous faisons face à un regard particulier sur la nature, très présent dans ce film, grâce à de très gros plans sur les animaux et à de longs plans sur la propriété de Camille. Nous assistons ensuite à une alternance entre la solitude de cette agricultrice dans son travail et des moments collectifs qu'elle a avec ses amis, ses collègues agriculteurs et ses voisins.

Enfin, la présence de Maïwen, Arthur et Joachim, les trois enfants de Camille, plonge le spectateur dans l'intimité de leur quotidien.

Si nous devons retenir qu'une seule chose de ce documentaire, c'est l'idée de la transmission. Camille transmet ses valeurs à ses enfants tout en leur laissant la liberté de penser par eux-mêmes et de choisir leur propre destinée. Les enfants s'interrogent également sur la difficulté du passage entre l'école primaire et le collège, transition importante pour eux.

Camille utilise une pratique assez radicale dans son métier. Pour autant, elle ne refuse pas la civilisation. À la maison, Maïwen, la plus grande, négocie

un téléphone portable pour pouvoir communiquer avec ses amies, tandis que son frère fait des recherches sur internet pour une nouvelle coupe de cheveux. Cette femme paysanne s'interroge donc de vivre comme elle le souhaite tout en s'adaptant au monde d'aujourd'hui. Cependant, les contraintes financières l'empêchent de profiter pleinement de sa vie, la plongeant dans un stress permanent. N'ayant pas assez d'hectares et d'animaux, Camille ne peut pas toucher les primes dédiées aux agriculteurs. Vivant du RSA depuis plusieurs années, elle essaye donc de remédier à ce problème tout en continuant d'exercer son métier-passion.

Gwenola

“Je rêve d'un peuple qui commencerait à brûler les clôtures et laisserait croître les forêts”.
Henry David Thoreau

ENTRETIEN AVEC ELIANE ESTHER BOTS

Qu'est ce que la réalisation de ce film vous a apporté ?

Réaliser ce film, et surtout travailler avec Alma, Pops et Besmir (les interprètes dans le film), a été très important pour moi. Cela m'a donné un point de vue différent sur la vie car j'ai dû investir beaucoup de temps et d'énergie pour essayer de comprendre la position complexe des interprètes, surtout au sein du contexte du tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. Le fait que j'ai dû passer autant de temps avec Alma, Pops et Besmir, a été très gratifiant d'un point de vue personnel. Je suis encore étonnée par les différentes manières qu'ils ont à continuer de travailler, rester neutre et professionnel, alors qu'ils sont dans une situation si difficile.

Cette expérience a aussi été bénéfique pour ma pratique de réalisation cinématographique. Les interprètes étaient très ouverts et confiants. Ils ont accompagné mon processus de réalisation qui est basé sur l'improvisation et l'expérimentation, ce qui peut produire un résultat inattendu. Par exemple: lors d'un jour de tournage, j'ai apporté au plateau les trois petites sculptures qu'on voit dans le film. J'ai demandé à Alma si elle pouvait me dire laquelle la représentait. Je ne savais pas ce qu'elle allait dire, ni si elle allait "jouer le jeu". Sa réponse était sublime et si juste. Elle s'est décrite comme étant le vase, l'avocat comme le super-héros et la victime comme l'animal. C'est ceci qui m'a amenée à penser aux animaux comme représentant les victimes plus tard dans le film. Le fait de pouvoir expérimenter, jouer et travailler ensemble m'a donné de nouveaux aperçus dans la manière dont je pouvais continuer de travailler sur mes prochains projets filmiques.

Je ne peux suffisamment remercier les interprètes d'avoir été aussi confiants, braves, courageux et courageuses de m'accompagner dans le processus de réalisation et d'entrer dans ma vie.

Vis à vis de l'écriture du film, avez vous construit le film sur ce que les interprètes vous ont dit lors du tournage, ou vous êtes vous entretenues préalablement pour définir certains sujets clés ?

D'habitude je ne travaille pas avec un scénario. Comme mes autres films, j'ai travaillé "In Flow of Words" avec quelques idées et des expériences audiovisuelles. Celles-ci étaient basées sur les conversations et interviews que j'ai effectuées avec les interprètes. Bien entendu, j'avais fait autant de recherches que je pouvais sur les thèmes que je voulais aborder auparavant, mais

comme d'habitude, chaque conversation a sa propre vie, et ses propres thèmes inattendus. Alors au lieu de se concentrer sur les questions préalablement définies, j'ai laissé développer nos conversations pour voir ce qu'on pourrait exploiter. Souvent, cela nous a emmené à de très belles anecdotes et récits.

Les récits qu'on entend dans le film viennent de ces interviews. La voix-off que j'ai écrite basée sur les interviews constitue une autre partie du son. Alors ici j'ai défini certains sujets. Avec Pops l'interprète nous avons finalisé et affiné sa voix-off avant de l'enregistrer pour le film.

Quelle était votre intention derrière l'absence de musique dans le film ?

C'est très simple: je ne pense pas que le film ait besoin de musique! Le film se concentre sur les voix des interprètes, alors je voulais donner à ces derniers autant d'attention que je pouvais. Je trouvais que la musique ne ferait que distraire ou sur-dramatiser. C'est quelque chose que je voulais éviter.

Cette année, le thème du festival c'est le travail de la terre. On pourrait comprendre ceci comme le travail pour rendre meilleure la terre, ou le monde. Diriez-vous que le travail des interprètes aide à rendre le monde meilleur ?

Absolument !

Le travail que font Alma, Pops et Besmir est très important. Ils ont aidé à établir la justice. Sans eux et leurs collègues, il n'y aurait pas de tribunal fonctionnant, car personne ne pourrait communiquer.

Les gens oublient souvent les défis auxquels font face les interprètes. Ils doivent être neutres même s'ils doivent souvent gérer du contenu émotionnel et dramatique, que ce soit par le travail judiciaire, dans un contexte de thérapie ou en interprétant des conférences. Leur travail est éprouvant tant physiquement que mentalement. L'un des interprètes a dit "c'est de l'athlétisme mental". Et n'oublions pas qu'il y a aussi beaucoup d'interprètes qui risquent leur vie pour faire leur travail, pour communiquer entre plusieurs côtés d'un conflit.

Souvent, malgré leur importance, les interprètes sont oubliés. Non seulement au travail, mais aussi une fois que le travail est fini. J'espère que ce film contribuera à la visibilité de ce métier absolument essentiel!

Propos recueillis par Edward

EN MÊME TEMPS ...

80%. C'est le chiffre représentant la quantité de fausse neige durant les JO d'hiver de Sotchi en 2014. Les autorités russes ont dû constituer cette neige sur un an pour produire les compétitions sportives, mais une étude récente pointe le fait que de moins en moins de ville pourrait accueillir les

jeux faute de moyen pour en produire avant qu'elle ne fonde. Ceux de Pékin, s'ouvrant ce 4 février, pourraient donc être une des dernières. La chaleur n'a pas pour seul défaut de supprimer la neige, mais elle l'a rend dangereuse pour les sportives et sportifs ! En effet, celle-ci devient alors lourde et peut

coller aux skis... En 2080, seule la ville de Sapporo au Japon pourrait donc les accueillir si les émissions de gaz à effets de serre restent les mêmes. En espérant donc que le ski puisse rester en extérieur comme l'était le patinage artistique et le hockey sur glace autrefois, avant les patinoires réfrigérées.

TERRE ET MER

A travers les différents témoignages de pêcheurs, d'agriculteurs, d'images de faune et de flore, le réalisateur néerlandais présente un documentaire traitant des bouleversements de l'écosystème de toute une région : la Waddenzee.

Cette « Mer des Terre humides » est une région naturelle unique, une zone côtière des Pays-Bas qui selon les marées est tantôt mer, tantôt terre. Ce bouleversement de l'écosystème est dû au mode de production intensive lié à notre système socio-économique produire plus à moins cher pour les consommateurs au détriment de l'écosystème mondial et de l'économie rurale.

Au Pays-Bas, la surproduction a fait disparaître une partie de la faune comme la limande ou la chouette effraie. Dans

« - Sacha, il n'y a pas beaucoup de cinéma dans ta critique !
- On ne fait pas de cinéma , on fait de l'écologie !
- d'accord...»

cette région la pêche et l'agriculture sont liées : l'utilisation de pesticides ou d'engrais chimiques sur les terres agricoles polluent les nappes phréatiques qui polluent à leur tour la Waddenzee.

Ce sont les pêcheurs et agriculteurs qui pâtissent le plus de ce mode de production car ils ne sont pas rémunérés équitablement par rapport aux risques encourus. Au bout de la chaîne, c'est tout un écosystème qui se meurt.

Pour son époque, ce documentaire de 1978 était précurseur des alertes écologiques qui sont toujours d'actualité, malheureusement.

Sacha

DES INVISIBLES

Elles sont vendues, elles deviennent des propriétés. Voilà le destin de femmes immigrées au Liban, qui deviennent des femmes de maison esclaves, grâce au Kafala system. Roser Corella donne la parole à ces femmes afin de dénoncer leurs conditions de travail, mais aussi et surtout leur emprisonnement dans une société qui se mord la queue. Avoir une maid, c'est devenu stylé, commun, et c'est le marqueur d'une certaine classe sociale. Chacune de ces ressortissantes a un prix, en fonction de sa nationalité, et l'on apprend que les Bangladaïses sont les moins chères. Tous les foyers se doivent alors d'en avoir une, dans ce système hyper capitaliste. Il faut donc respecter le Kafael, et ses codes arriérés, donnant le pouvoir absolu aux employeurs.

Room without a view dénonce ce système qui fait en sorte que l'employée soit abusée et l'employeur abusif. Au moyen de différents dispositifs, comme la prise de vue de maquettes, la réali-

satrice nous fait parcourir le quotidien de ces femmes mais aussi leur désillusion, leur fatigue et leur colère. Les dérives sont quotidiennes, et l'injustice est de mise puisque leurs papiers sont directement confisqués à la sortie de l'aéroport. L'espoir d'un avenir meilleur devient alors une prison à quatre murs, d'où il est impossible de s'échapper, sauf par le suicide pour certaines.

Le Kafala System est un problème de société au Liban. Roser Corella arrive à nous expliquer et même à mettre en lumière ce phénomène, tout en nous montrant les points de vues des Libanaises autant que des étrangères, et les conséquences qui en découlent. C'est un film important, et éducatif, à charge contre ces dérives qui s'institutionnalisent au fil des années, mais qui décrit également comment le Liban a pu en arriver là.

Sur le même thème de l'esclavagisme moderne, voyez le court-métrage de Leon Jorge, programmé au festival. En dix minutes, le film arrive à nous décrire le périple qu'a vécu un immigré Egyptien. D'août 2015 à Janvier 2020, la vie de cet homme est racontée sans artifice. Utilisant une simple voix off sur fond silencieux, l'horreur n'est pas montrée frontalement par le réalisateur,

et cependant puissamment suggérée au spectateur. En effet ce court-métrage joue sur l'absence : absence de visage voire même d'identité de l'homme, absence d'action, absence de bruits et de sons, absence d'émotions. Le tout rend les images utilisées étrangement calmes, tellement calmes qu'elles en deviennent oppressantes. Ces absences sont angoissantes, mais nous montrent aussi que cette voix qui nous parle est le témoin capital d'une situation trop récurrente.

Marie-Ophélie

ET DEMAIN ?

RENDEZ-VOUS DU SAMEDI 12 FÉVRIER

11h CAFÉ LITTÉRAIRE Volume 2
L'Envers du bocal

19h CÉRÉMONIE DE REMISE DES PRIX
TAP Castille

20h45 FILM DE CLÔTURE
Vedette
Lieu : TAP Castille

Traversez la rue... n°5 – Journal du 13^e festival Filmer le Travail - Vendredi 11 février 2022

Rédaction : Arnaud Lathière-Lavergne, Hugo Samson, Edward Brown, Lucas Audinette, Gwenola Argant, Loan Chrétien-Hamard, Mao Flesch-Rambaud, Sacha Berko, Isabelle Taveneau, Thomas Dupuis

Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2021 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers.

Réalisation encadrée par Isabelle Taveneau (FLT) et Thomas Dupuis (Éditions FLBLB) Avec le soutien du FSDIE (Université de Poitiers)

